

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean MASSIN

Rentrée à Paris. Réflexions

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 307-310

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Rentrée à Paris. Réflexions

C'est toujours avec étonnement qu'on rentre à Paris après une absence quelque peu longue, et qu'on retrouve cette ville grouillante, et toujours, même lorsqu'on y rapporte un être renouvelé. Car à Paris, rien n'est fixe que les monuments, et les hommes s'écoulent. Dans ces mêmes lieux d'étude où l'an dernier je mettais un nom sur chaque visage, que de physionomies neuves noyant de leur masse cette figure vaguement connue ! Dépaysement perpétuel en ces lieux où, Parisien, j'ai déjà toutes mes manies et mes habitudes, et peut-être possibilité pour moi de saisir plus profondément l'instabilité d'une vie monotone.

Et il est bon que ce soit ainsi. Si nous restions toujours à la campagne, suivant le rythme prestigieux de la création, peut-être ne saisirions-nous pas de ce rythme toute la portée ni la réalité. Pour acquérir le sens de l'éternel, ne faut-il pas de temps à autre se replonger dans le transitoire, et surtout percevoir la vanité des efforts du passager pour devenir durable ? La grandeur des choses se voile vite à des regards humains, et notre orgueil saurait vite détruire la hiérarchie harmonique du monde, si de temps à autre l'effondrement d'une civilisation ne nous rappelait à la modestie.

Car de tout temps, l'homme n'a-t-il pas voulu sortir de l'éphémère ? Et les villes ne me semblent pas tant issues de la nécessité sociale (les communautés rurales n'existent-elles pas ?) que de ce désir de bâtir pour des siècles un monument absolu. Chose étrange ! c'est peut-être justement devant ces ruines médiévales et ces vieilles rues sombres que nous sentons le plus la rapidité de notre passage, et à la campagne que s'impose à nous la continuité du monde !

Dans cette Bresse d'où est issue ma race, bien des choses ont changé pourtant. L'église a été reconstruite, de nouveaux arbres plantés, une maison nouvelle s'est élevée près de celle des aïeux. Mais la terre divine est demeurée qui

nous porte, et renferme ce qui de mes ancêtres a péri pour un temps. Et ce n'est pas à aucun détail que s'accroche notre esprit, mais à la ligne éternelle des choses, et à cette campagne toujours la même. A Paris, il nous faut au contraire nous accrocher à des traits minuscules pour saisir la durée, et encore n'est-elle jamais séparable du temps.

Et c'est pourquoi peut-être, il n'est de vrai patriotisme que pour un peuple rustique — et les Suisses le savent bien, qui ont fondé leur patrie trinitaire et commune sur l'amour de ce même sol où peinèrent les aïeux. — Le citadin n'a point d'hérédité ni de tradition dans nos villes modernes ; et à quel mur dresserait-il ses dieux lares, dans ces pièces louées pour un trimestre ? La continuité des aïeux ne peut se maintenir que par la continuité de l'effort, et comment l'assurer lorsqu'elle est tranchée par une émigration ? Vous pouvez conserver pieusement vos traditions et votre foi à la ville ; y garderez-vous ce goût de la terre, et ce sens du *réel* qui vous rendait harmonieux à la Nature et à Dieu ?

Car du jour où l'homme veut construire sur le sol de Dieu, ne fausse-t-il pas quelque chose dans sa qualité d'être ? Et l'individualisme ne se développe-t-il pas surtout dans les villes, où l'emprise de la nature ni celle des aïeux ne peut plus s'exercer ?

Et pourtant, il est bon que les cités existent. A ne rencontrer aucun obstacle, le sens du réel finirait par s'atrophier, et d'ailleurs ne trouve-t-il pas son vrai adversaire dans le mal ? Et qui oserait prétendre que les paysans sont plus vertueux que les citadins, lorsqu'on les connaît bien ? L'un est peut-être plus brutal et moins esthétiquement dépravé que l'autre, mais en vaut-il mieux et en faute-t-il moins ? Si tous les hommes étaient parfaits, peut-être pourrait-on les obliger à passer par les deux états, rural et urbain, afin de leur faire comprendre les vicissitudes des deux états ; en tout cas, c'est à ceux d'entre nous qui vivent dans les villes à prendre conscience, lorsqu'ils en sont capables, de la réalité des choses, et pour cela il ne faut pas entrer dans la nature en dilettantes, ni même en artistes,

mais en hommes. Et c'est à ceux qui sont aux champs à goûter leur bonheur.

O fortunatos nimium *sua si bona norint*
Agrícolas...

chantait déjà Virgile. Le plus à plaindre des deux états n'est peut-être pas celui qu'on pense. Comme partout, *la clef de notre bonheur et de notre force est ici en nous-mêmes*, et c'est selon l'effort de notre esprit pour atteindre au réel que nous serons récompensés, non selon les pâtés de maisons ou les forêts qui limitent notre horizon.

D'ailleurs, si la cité nous insuffle la pensée démoniaque de rendre notre individu autonome, ne nous ouvre-t-elle pas aussi une carrière presque infinie quant au développement de notre personnalité ? C'est à commercer avec les hommes que nous nous en différencions par une richesse toujours plus grande et complexe. Et la réalité ne réside-t-elle pas autant et plus encore dans les hommes que dans les choses ? Je ne peux prendre le métro sans songer à l'accroissement prodigieux de mon être si un seul de ces ouvriers, de ces midinettes ou de ces bourgeois me laissait voir sa pensée. Par le fait même qu'elle nous met plus en contact avec nos frères humains, la ville nous élève à un stade plus noble de personnalité ; et c'est à nous de savoir porter cette *personnalité* au plus haut degré possible, sans exalter pour autant la noblesse et l'indépendance de notre *individu*. Là encore la solution du problème dépend de nous et non des contingences.

Et c'est pourquoi Rousseau avait tort sans doute de prêcher le retour aux champs pour atteindre un état meilleur. Ce n'est pas contre la société, la civilisation, la ville ou la campagne, qu'il faut lutter comme nous l'enseignent les rhéteurs, mais, selon l'enseignement du Christ, contre ce qui en nous n'est pas vraiment nous-même : Satan. Et il faut au contraire nous aider de ce qui nous entoure dans notre lutte, au lieu de rejeter sur notre milieu la faute de notre inquiétude. Pour notre marche vers le Réel, la nature,

ni la ville ne peuvent, ni ne doivent être des obstacles, mais bien des étapes.

Enfin, je voudrais m'efforcer de libérer la ville de son aspect de perpétuel passager. Ce n'est pas vraiment comme une construction permanente, comme une Babel qu'il nous faut la voir, mais du même œil qu'une colonie d'abeilles ou de fourmis. Une ville est un être qui naît, vit et meurt comme un homme, ou plutôt comme une famille. Il n'y a rien de plus noble que ces hommes qui s'associent autour de cette Cathédrale de la Cité pour travailler tous ensemble à la gloire du Seigneur, et là le sens du réel atteint son degré le plus pur, parce que vraiment religieux.

Le malheur, c'est qu'il faudrait toujours construire Notre-Dame avant toutes les autres maisons de Lutèce. Trop souvent, lorsque le temple s'élève, les trois reines de la cité moderne, la prostitution, l'avarice et la haine ont déjà fermenté dans les fondations, germes de mort mesquine pour cet effort mystique. Mais est-ce une raison pour désespérer ? Je continue à rêver, fût-ce une utopie, de cette Amaurote de Saint Thomas More, où Babylone a cédé la place à Jérusalem. Et, comme l'indiquait Claudel tout récemment dans ses *Conversations...*, il suffirait peut-être pour cela que Dieu soit dans tous les cœurs, et non seulement par l'effort des hommes, mais par la Présence réelle. N'est-ce pas à chaque citoyen de participer ainsi à l'élévation de sa cité, et quelles ne seraient pas les bénédictions du Seigneur sur ces villes où plusieurs millions d'âmes, chaque matin, s'enrichiraient de leur Créateur ?

Paris, 10 octobre 1935.

Jean MASSIN